

La fantaisie grave de Ronfard
Propos de Frédéric Dubois, Alice Ronfard, Robert Claing et Paul Savoie autour de *Vie et mort du Roi Boiteux*

Michelle Chanonat

Number 134 (1), 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63053ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chanonat, M. (2010). La fantaisie grave de Ronfard : propos de Frédéric Dubois, Alice Ronfard, Robert Claing et Paul Savoie autour de *Vie et mort du Roi Boiteux*. *Jeu*, (134), 36–40.

MICHELLE
CHANONAT

LA FANTAISIE GRAVE DE RONFARD

Propos de Frédéric Dubois, Alice Ronfard, Robert Claing
et Paul Savoie autour de *Vie et mort du Roi Boiteux*

Œuvre majeure, mythique, colossale, tous les dithyrambes ont déjà été accolés à *Vie et mort du Roi Boiteux*. Fresque de quinze heures écrite et mise en scène par Jean-Pierre Ronfard dans les années 80, elle a été recrée par Frédéric Dubois, jeune et prolifique metteur en scène de Québec, dans une version de huit heures.

Paul Savoie et Robert Claing en duo, Alice Ronfard en solo évoquent la création orchestrée par Jean-Pierre Ronfard. Utopies et autogestion, collectivité et audace, un air de liberté flottait, et cette façon de croire que tout est possible... Pas de nostalgie, non, mais un bonheur évident à raconter ces années-là.

Vaillant représentant de la génération montante, Frédéric Dubois évoque son voyage merveilleux au pays du Roi Boiteux. Il s'y est frotté, il a eu la piqûre : après avoir (re)créé la pièce à Québec en 2004 et 2005, il l'a présentée à l'Espace Libre en 2009, sur les terres de Ronfard. Comme un juste retour des choses... ou celui du fils prodigue ?



Ouverture

Peut-on dire de lui, et cela bien qu'il ne soit pas chanteur, qu'il est *une des plus belles voix du Québec* ? D'abord acteur, sculpteur ensuite, Paul Savoie était Filippo Ragnone dans l'aventure. « Un rôle marquant ! *Vie et mort du Roi Boiteux* reste un de mes plus grands souvenirs, une expérience des plus étonnantes. C'est la première chose que j'écris dans mon C.V. ! Et le bonheur de travailler avec Jean-Pierre... Je n'ai jamais retrouvé l'équivalent. Mais je m'adapte ! » dit-il en éclatant de rire.

Fondateur en 1979 avec Robert Gravel, Anne-Marie Provencher et Jean-Pierre Ronfard du Nouveau Théâtre expérimental (NTE), copilote du bolide et administrateur de ses dérapages contrôlés, Robert Claing, également dramaturge, reconnaît avoir été influencé par Ronfard. « Il m'a beaucoup appris, particulièrement dans la façon de créer. Ce que je veux garder de lui, c'est la légèreté, la fantaisie. Une fantaisie... grave. »

Quand on a comme elle vécu son enfance dans les coulisses des théâtres, on ne s'étonnera pas qu'Alice Ronfard, qui a tenu de petits rôles dans *Vie et mort du Roi Boiteux*, soit habitée par le théâtre. Elle en est imprégnée, dit-elle. Metteuse en scène d'une trentaine de pièces, elle a souvent choisi les textes « fondateurs », essentiels à notre histoire et à notre mémoire collective : Claudel, Koltès, Chaurette, Molière...

C'est en cherchant les raisons pour ne pas le faire que Frédéric Dubois en a trouvé d'excellentes pour monter *Vie et mort du Roi Boiteux*, une pièce qu'il aime particulièrement, « un texte peu connu que tout le monde connaît et que pas grand monde a lu », dit-il non sans humour. Frédéric Dubois est directeur artistique du Théâtre des Fonds de Tiroirs à Québec et un metteur en scène aussi créatif que productif, pour sa compagnie et celles des autres.

Le discours sur la méthode

« *Vie et mort du Roi Boiteux* n'est pas au départ une œuvre collective, précise Alice Ronfard. Après *Lear*, qu'il a monté à l'Espace Libre, Jean-Pierre voulait travailler sur un cycle shakespearien. Si l'écriture du *Roi Boiteux*, c'est lui du début à la fin, il était aussi entouré de son équipe, de sa famille théâtrale : Paul Savoie, Anne-Marie Provencher, Robert Claing, Robert Gravel. » Le collectif est ailleurs, dans la manière de créer, gérer, répéter, jouer. « *Vie et mort du Roi Boiteux* était un projet politique, raconte Robert Claing. Au NTE, on travaillait en autogestion, avec un mode de décision à l'unanimité. » « Pas la majorité, l'unanimité ! précise Paul Savoie. Avec le système majoritaire, on a toujours 49 % d'insatisfaits. L'unanimité nous oblige à être intelligents : si on refuse une idée proposée, on doit en avoir une meilleure ! L'autogestion, c'est une façon de faire du théâtre et d'encourager la prise de décision de tous ceux qui sont là. »

« Chaque aspect de la production, décors, costumes, accessoires, publicité, etc., était organisé en cellules, reprend Robert Claing, où les décisions étaient également prises à l'unanimité. Ce qui redéfinissait le rôle du metteur en scène : habituellement, c'est lui qui décide de tout ; là, il partageait tout. Je pense que c'est une idée que Jean-Pierre avait ramenée de mai 68, il était à Paris à ce moment-là. Et l'autogestion, il l'avait puisée du côté des pays de l'Est. On n'aurait jamais pu faire *Vie et mort du Roi Boiteux* sans ce système. »

Comment répéter une pièce de quinze heures, destinée à être jouée à l'extérieur avec une trentaine de comédiens, quand on n'a pas les moyens de louer une salle de répétition ? Voilà le genre de défi qui n'était pas pour impressionner Robert Gravel et Paul Savoie. Ils ont imaginé une méthode de répétitions en maquette : une grande feuille de papier, sur laquelle est dessiné un plan des lieux, posée sur une table. « Ça nous permettait de répéter dans le salon de Jean-Pierre Ronfard ! » souligne Robert Claing. Chaque personnage était représenté par un objet, déplacé par le comédien. « On était comme des marionnettistes », dit



Vie et mort du Roi Boiteux de Jean-Pierre Ronfard, mis en scène par Frédéric Dubois. Spectacle du Théâtre des Fonds de Tiroirs, créé à Québec en 2004. Sur la photo : Catherine Larochelle (Judith Williams) et, à l'arrière-plan, Stéphane Allard (Robert Houle). © S. Carrier.

Paul Savoie. « Comme des skieurs, préfère Alice Ronfard, qui mémorisent leur parcours dans leur tête. À mon avis, c'est la partie la plus intéressante, la plus amusante du projet. C'est une méthode que j'ai gardée, que je réutilise régulièrement dans mon travail. »

Fragments d'un discours amoureux

Pour Frédéric Dubois aussi, le geste est politique : « Faire un spectacle dans la rue, avec quinze acteurs, c'est presque devenu une provocation, une insolence ! Ça revient à dire qu'on refuse d'entrer dans le moule des saisons bouclées trois ans à l'avance, des programmes de subventions qui coupent court à la créativité, des spectacles à trois acteurs parce qu'on ne peut en payer plus. Quand j'ai lu les textes pour le théâtre de Ronfard, je me suis retrouvé. Le décloisonnement, la démocratisation du théâtre. Ce sont des pensées qui me ressemblent. Pour Ronfard, le théâtre c'était d'abord la fête, le rassemblement, la communion entre les spectateurs, le théâtre et la vie. C'est ce que je veux faire. »

On s'amuserait presque de constater que le *Roi Boiteux*, en faisant éclater les conventions théâtrales normalement subventionnées, dérange encore tout autant, vingt-sept ans plus tard. Si Robert Claing se souvient s'être battu pour expliquer au Ministère qu'il pouvait exister plusieurs pièces différentes portant le même titre, l'embrouillamini s'est reproduit pour le Théâtre des Fonds de Tiroids, la compagnie de Frédéric Dubois. Rien à faire, le *Roi Boiteux* ne rentre dans aucune petite case formatée. Finalement, c'est presque rassurant. « On ne l'aborde pas comme une autre pièce. Elle demande une implication particulière, que la responsabilisation de chacun devienne collective. Cette approche crée un esprit de communauté autour du texte. On a tous eu le sentiment de ne pas faire du théâtre comme d'habitude, on en a gardé une empreinte. C'est une étape dans notre carrière. Le *Roi Boiteux* m'a changé. Je n'ai plus jamais abordé les textes de théâtre de la même façon depuis que j'ai fait cette pièce. J'ai dédramatisé par rapport à mon métier : c'est quoi, se prendre au sérieux ? »

Avec ses huit heures annoncées, la version de Dubois a forcément subi l'épreuve des ciseaux. Ce qu'il admet sans complexe. « J'ai distribué autrement : j'ai coupé beaucoup de rôles secondaires, les intermèdes, les passages philosophiques qui ne font pas avancer l'action. J'ai gardé les personnages dans la ruelle et la rivalité entre les familles. Il me restait quand même quatorze premiers rôles ! »

Alice Ronfard raconte : « On avait douze rôles principaux et une kyrielle de rôles secondaires, vingt-quatre comédiens qui s'occupaient de tout, régle, accessoires, costumes, bouffe... » Le spectacle assumait un certain sens de la démesure épicurienne. Car ici, la forme rejoignant le fond, l'ami spectateur était également alimenté en nourriture terrestre : « 25 \$ l'entrée, bouffe comprise. On accueillait les gens à neuf heures avec croissants et café ».

Changer, oui, mais quoi ?

Une pièce-culte est censée marquer son époque, c'est dans sa définition de tâches. Qu'il y ait un avant et un après. Individuellement, il y en eut, mais collectivement, les avis sont partagés. Le *Roi* de l'autogestion a-t-il changé la manière de faire du théâtre ?

« Il n'y avait pas de volonté de changer les choses, ni même de créer l'événement, dit Alice Ronfard. On le faisait parce qu'on avait envie de le faire. À l'époque du *Roi Boiteux*, beaucoup de spectacles se faisaient dans des lieux non théâtraux. Les jeunes compagnies investissaient toutes sortes de lieux, Maheu a fait son *Titanic* sur des voies ferrées, Lepage sa *Trilogie des dragons* dans les hangars du Vieux-Port. L'expérimentation se faisait aussi en dehors des théâtres. Mais la Ville y a mis son veto, et ces manifestations ont été interdites. La fin des créations collectives est venue avec la réglementation de la scène, la syndicalisation des corps de métiers, la loi sur les statuts d'artistes. »

« On dit souvent que le *Roi Boiteux* a marqué la fin des créations collectives, mais je ne crois pas. La fin est venue par d'autres moyens, dit Paul Savoie, et non, le *Roi Boiteux* n'a rien changé, même si on aimerait ça ! » Quant à Robert Claing, il regrette que ce mode de création n'ait pas inspiré d'autres compagnies : « Les directeurs de théâtre sont encore ceux qui choisissent les pièces et les acteurs... »

Pour Frédéric Dubois, le *Roi Boiteux* « a marqué la fin de cette époque où tout le monde faisait du théâtre partout, et le début d'une théâtralité plus précise, avec l'arrivée des auteurs, des metteurs en scène. Ronfard, qui n'était pas québécois d'origine, disait : "Toutes vos histoires valent toutes les histoires, soyez fiers de porter vos icônes, vos personnages, et n'ayez pas peur de les mettre sur le même pied d'égalité que Richard III, Œdipe..." Ronfard avait cette intelligence. Il disait aussi : "Assez des *Belles-Sœurs* et du repli sur soi." Il a donné du souffle. »

Le théâtre en héritage

Le plus beau compliment qu'on puisse faire à Frédéric Dubois, c'est de lui dire qu'il a su garder « l'esprit Ronfard » dans sa proposition de *Vie et mort du Roi Boiteux*. Ce qui, pour l'héritage, est un bon début. « Jean-Pierre Ronfard est mon père spirituel. Je voudrais porter son héritage en essayant d'être le plus fidèle à moi-même. Et rester fidèle à sa pensée, à lui, contre vents et marées. Je suis fier de marcher dans ses empreintes, et Patrice [son frère, qui joue le roi] est fier de tenir le rôle créé par Robert Gravel. Pour nous, ça relève de l'hommage. L'esprit de troupe du Théâtre des Fonds de Tiroids ressemble à ce que Jean-Pierre avait créé. J'ai beaucoup d'admiration pour ce qu'il a fait, et je voudrais seulement, avec humilité, continuer dans le même esprit. » Alice Ronfard a de l'héritage une notion généreuse : « L'héritage de Jean-Pierre, il est... tentaculaire. Son travail est tellement singulier, relié à lui ; il est devenu indissociable de ses

personnages. Son héritage est dans ses textes, sa pensée, ses écrits, dans ce qu'il a laissé, d'une façon très minimaliste, chez chaque individu. On me dit parfois : tu sais, ton père m'a dit telle chose et ça m'a sauvé la vie... Il a ouvert des portes, des esprits, des avenues pour certains individus. Est-ce que c'est ça, l'héritage ? »

Beaucoup de gens se réclament de sa filiation... Mais qui pourraient être les heureux émules ? Frédéric Dubois ? Peut-être, répond Alice Ronfard, pas très convaincue, cependant. « Je ne crois pas que ce soit Alexis [Martin] et Daniel [Brière]. Ils font leur théâtre à eux, mais pas sur le même chemin que Jean-Pierre. Jean-Frédéric Messier serait plus dans l'esprit, il mène sa carrière comme il l'entend, en dehors des sentiers battus. Momentum, c'est la troupe la plus proche de la démarche de Ronfard et de Gravel. Pas dans la facture, mais dans l'esprit. Ce qui me manque, ce n'est pas l'homme de théâtre, c'est partir camper dans le bois avec lui. L'homme de théâtre, il est partout. Il est très vivant. Ce qui me manque, c'est l'interlocuteur, celui qui avait toujours une suggestion brillante, qui savait quoi dire, très gentiment. Il avait un œil de lynx sur le travail, toujours positif, jamais dans le dénigrement. Ce n'est pas un héritage lourd à porter, il est même très amusant à partager. Quand on en parle, on a du plaisir à divulguer les choses. Sa famille, c'était le théâtre. Ses cendres sont à l'Espace Libre. C'est tout un bonhomme, qu'on découvrirait au fur et à mesure... »

Ronfard se plaisait à dire : « On est tous les rois de quelque chose, et on est tous boiteux. » Il revendiquait un théâtre « aussi impur que la vie », bâtard, iconoclaste, libéré des cadres et conventions. Un viatique qu'il s'agit de ne pas oublier au fond d'un tiroir... ■



Vie et mort du Roi Boiteux de Jean-Pierre Ronfard, revisité par Frédéric Dubois (Théâtre des Fonds de Tiroirs) et présenté rue Coupal, près de l'Espace Libre, en août 2009.
Sur la photo : Monelle Guertin (Annie Williams) et Patrice Dubois (Richard Premier). © Maude Chauvin.